

avant. Ses forces le trahirent. Ses articulations étaient engourdis : il s'affaissa sur le sol, impuissant, avec un gémissement d'agonie.

Ses gardes réveillés bondirent sur lui, et l'un d'eux l'aiguillonna cruellement d'un coup de lance.

— Arrête, Ngengenouà ! Il ne faut pas verser de sang avant le lever du soleil, ça nous porterait malheur !



*Ce que les nègres adorent.*

Mais le fer aigu avait pénétré dans les côtes d'Alakaï, et de la blessure un filet de sang coulait jusqu'à terre.

De nouveau, Alakaï fut ligoté contre le tronc du palmier, et ses liens, cette fois étaient si serrés que les cordes lui entraient dans les chairs.

La pluie cessa. Les feux peu à peu s'éteignirent, les voix des danseurs étaient enroutées. L'obscurité s'accrut : c'était l'heure qui précède l'aube.

L'esprit d'Alakaï divaguait. Soudain, il tressaillit : un bruit ! Il leva la tête pour

écouter. C'étaient, dans les cimes des arbres, les battements d'ailes des oiseaux qui commençaient à s'agiter.

Le chant des danseurs mourut graduellement ; le silence enveloppa le village, et le seul bourdonnement de myriades de moustiques emplissait l'air. Parfois un grand chien décharné rôdait autour d'Alakaï, reniflant le sol, à la recherche de quelque nourriture. Quand les premières lueurs de l'aube apparurent, le village était encore plongé dans un lourd sommeil. Le décor pittoresque de la nuit avait perdu toute sa beauté. Les huttes ruisaient, les ruelles boueuses regorgeaient d'immondices et de feuilles, et, à l'endroit des feux, il ne restait que des cendres blanches délavées.

A mesure que la clarté croissait, les oiseaux s'envolaient en quête de leur pitance matinale ; les portes de roseaux des huttes grinçaient en s'ouvrant et des formes noires apparaissaient. En peu de temps, le village fut à nouveau plein d'animation et les naturels jetaient des regards furtifs dans la direction de la proie qu'ils convoitaient, tandis que le malheureux Alakaï regardait, d'un oeil morne, s'avancer vers lui un groupe de nègres armés. Leurs panaches de plumes étaient détremés et emmêlés et leurs faces revêches portaient les traces des fatigues de la nuit. Tout en se rassemblant devant leur victime, ils grommelaient des jurons courroucés contre le froid. Le ciel gris s'éclaira et de pâles rayons parurent.

Soudain, une détonation d'arme à feu : les sauvages alarmés échangèrent des regards de stupeur.

Un hurlement sauvage monta d'un coin éloigné du village.

— Watamba-tamba ! Les Arabes ! Fuyons ! Fuyons !